

CHRISTINE JUSANX

On met longtemps
à devenir jeune



*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2017
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*À Mamie
À Arthur et Claudia, mes enfants*

*La vie c'est comme une bicyclette,
il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre.*

Albert Einstein

*Faites que le rêve dévore votre vie
afin que la vie ne dévore pas votre rêve.*

Antoine de Saint-Exupéry

Première partie

LE RÉVEIL

Jeune senior de 59 ans, tout juste préretraîtée, cherche à partager appartement proche tour Eiffel avec colocataire gai et optimiste.

Profil idéal recherché : étudiant étranger, voire jeune quadra en transition de vie (Brésiliens, Sud-Américains, Italiens... bienvenus).

Difficile d'arriver à rédiger cette annonce sans passer pour une extravagante « cougar », comme on dit. Or, s'il est vrai que je ne souhaite pas partager un appartement avec une femme – ou du moins pas dans un premier temps –, mon projet n'est en rien lubrique ni tordu.

C'est mon rêve de toujours d'habiter près de la tour Eiffel.

Durant toutes mes années parisiennes, mes balades au Champ-de-Mars près de la Dame de fer qui me regardait toute en force et majesté, et avec qui je conversais en secret, m'apportaient un incroyable bien-être où se mêlaient à la fois calme et fougue.

Et puis autant profiter de l'expérience d'une colocation pour s'enrichir d'autres cultures... Pourquoi pas celle du Brésil au magnifique métissage, et dont les rythmes me bercent depuis mon adolescence.

Alors oui, je tiens à préciser mes souhaits, sinon je risque de voir affluer les candidatures de vieux beaux (et moins beaux), d'austères étudiants japonais (encore que je n'ai rien contre les Japonais) ou, pire encore, de jeunes étudiantes écervelées, de vieilles filles aigries, de dépressifs chroniques, de mères célibataires cherchant à échapper à des ados en crise...

Je ne veux pas prendre le risque de la moindre prise de tête. Non, pas d'histoires au château ! De la gaieté, du partage, et de la légèreté avant tout.

Comment donc être sélective sans paraître excentrique, intolérante, sectaire ?

J'ai tellement attendu ce moment d'indépendance, cette tranche de vie qui n'appartiendra qu'à moi, que je veux mettre toutes les chances de mon côté. Et, financièrement parlant, je ne peux continuer à occuper seule un logement de trois pièces dans le vieux Bordeaux.

Je ne veux plus d'une vie rangée, d'une réalité pâle, incolore, triste, éteinte...

Je m'appelle Jeanne. Cinquante-neuf ans pour l'état civil, mais vingt de moins dans ma tête. Certes pas la vie devant moi, mais encore du temps dont je compte bien profiter.

Je me retrouve aujourd'hui en préretraite forcée, seule face à mon banquier qui me rappelle constamment la faiblesse de mes revenus, face à ma famille qui me recommande d'être sage, et à mon entourage qui, tel un miroir, me renvoie mon âge. Bref, je me retrouve à tirer un peu le diable par la queue...

Mais qu'est-ce que vieillir ?

Est-ce vraiment devenir sage ?

N'est-ce pas plutôt simplement pouvoir enfin relativiser toute chose ? En ayant appris à tirer les enseignements du passé. En ayant envie de transmettre ces leçons que l'existence vous a données et de partager le meilleur maintenant que les enfants ont grandi et se sont éloignés pour vivre leur vie.

Vieillir, c'est aussi constater que la sacro-sainte réussite professionnelle n'est plus une priorité, que le soi-disant feu sacré au travail et la croyance en l'entreprise ont disparu à l'instant où vous avez été remercié(e) par de jeunes actionnaires sans le moindre état d'âme.

Vient le moment où l'on doit admettre que l'on n'est plus deux pour faire face aux difficultés, et que les fins de mois sont difficiles. Non, plus de « pas de deux » pour se soutenir l'un l'autre...

Décidément, oui, le choix d'une colocation est la meilleure solution pour moi.

J'aime mon projet un peu fantaisiste. Je crois que je l'ai bien mérité après avoir passé ma vie en étant, finalement, si réfléchi.

Et maintenant que je n'ai plus personne d'autre à charge que moi-même, j'ai décidé de m'y employer.

Je n'ai de cesse de me rappeler chaque matin au réveil que la vie est « trop courte pour s'habiller triste ».

La grande forme de mes années de jeunesse est certes à présent derrière moi, mais je suis encore en bonne santé. Même si je suis victime d'insomnies chroniques

et de quelques petits maux passagers, je n'ai rien de vraiment grave, en cela la vie m'a épargnée.

Et elle m'a fait un autre cadeau : un fils magnifique que j'ai élevé presque seule avec l'aide si précieuse de ma mère et de ma grand-mère. Un fils qui est maintenant dans son existence d'adulte loin de moi. Il semble heureux de vivre ses passions et c'est tout ce qui compte, qu'il vive sa vie au lieu de la rêver comme moi. Il faut croire que je lui ai un peu transmis mon virus des belles choses, comme le beau bâti d'un secteur sauvegardé, car mon ange adoré a réussi haut la main ses études d'architecture.

Je suis tellement heureuse de le voir créer, dans tous les sens du terme, le cadre, l'espace de vie et le ciel.

Son imagination, accompagnée d'un idéal, l'a porté vers d'autres horizons : il reconstruit, en tant que responsable de chantier, les zones sinistrées par des catastrophes naturelles ou des guerres, dans le monde entier.

Il travaille maintenant essentiellement en Afrique, son terrain de prédilection depuis que je le lui ai fait connaître en l'emmenant avec moi, tout petit, en Afrique du Sud dans des townships misérables, ou encore au Sénégal sur l'île de Gorée. Ne l'avais-je d'ailleurs pas prénommé Léo, en hommage à Léopold Sedar Senghor ?

Oui, je suis si fière de mon fils que j'ai à cœur de lui offrir le visage d'une mère non pas résignée et en plein doute, mais d'une mère qui prend en main son destin, afin qu'il ait toujours autant envie de venir me retrouver.

On met longtemps à devenir jeune

Ce projet de colocation ne sera pas évident à mettre en œuvre et va m'amener à revoir considérablement ma façon de vivre, mais c'est mon chemin de vie pour me sentir à nouveau moi-même, plus libre et plus jeune que jamais.

Voilà huit longues années que je vivais à Bordeaux.

Il y a huit ans, j'avais effectivement tout chamboulé dans ma vie pour venir m'installer ici, toute seule, dans une ville qui ne m'était pas inconnue puisque j'y avais d'excellents souvenirs en tant qu'étudiante, mais où je ne connaissais plus personne.

J'acceptai la proposition de la société immobilière qui m'employait à Paris de venir seconder le directeur de l'agence régionale de Bordeaux, dans la perspective de le remplacer au terme de quelques années.

J'en passais des nuits à peser le pour et le contre avant de me lancer ! Sur le papier, tout semblait pour le mieux. Cela devait m'assurer une sacrée promotion et la possibilité de finir ma carrière en beauté. Mais surtout, c'était un moyen pour moi de permettre à mon fils, Léo, de prendre son envol.

Après avoir passé ensemble les premières années de son enfance dans notre cocon familial sur la côte basque auprès de nos chères aïeules – ma mère et ma grand-mère –, bien plus chères à mes yeux que le géniteur de mon fils, voilà plus de vingt ans que nous vivions en mode fusionnel mère-fils dans notre appartement parisien du XV^e arrondissement.

Vers la fin des années 1970, les circonstances et mon sacré caractère réunis m'ôtèrent très vite l'envie de vivre avec son « père ». Je voulais être en phase avec mes idées, et me sentir libre.

Le mode de vie en solo impliquait de travailler dur pour lui offrir ce que je pensais être le meilleur pour lui, mais j'y trouvais largement mon compte, même si je dus volontairement laisser filer certaines belles histoires d'amour dès lors qu'elles m'obligeaient à partager avec qui que ce soit mon nid d'amour avec mon fils.

Mes priorités ont toujours été claires, à défaut d'être totalement assumées, comme le douloureux regret de n'avoir pu donner au moins une petite sœur à Léo.

Mais pour mon fils, je ne cessais de m'interroger.

Il venait de finir ses études d'architecture, travaillait à droite et à gauche en free-lance, et j'avais le sentiment qu'il restait avec moi pour me protéger, pour ne pas me faire de peine. Il connaissait tout de ma situation financière de plus en plus instable, car très dépendante de mes commissions sur les ventes, désormais très irrégulières. Et je me demandais parfois s'il ne se refusait pas à partir à cause des frais de déménagement que cela impliquerait.

Bien sûr, il avait des petites amies, des liaisons qui faisaient qu'à certaines périodes je le voyais moins. Il était aussi déjà parti en poste ou en mission plusieurs mois en province ou à l'étranger. Pourtant, il n'avait jamais franchi le pas de me dire qu'il voulait prendre son indépendance. À vingt-cinq ans passés, je ne le sentais pas du tout prêt à s'engager dans quelque

projet que ce soit. Je ne me gêmais pourtant pas pour lui lancer des petites piques à ce sujet, histoire de le provoquer un peu.

– Tu sais, moi, à ton âge, cela faisait longtemps que j'étais partie de la maison, prête à m'enflammer pour le premier joueur de guitare venu.

– Oui, mais moi je ne suis pas pressé.

– C'est vrai que si c'est pour me faire grand-mère à vingt-cinq ans comme je l'ai fait de mon côté, je ne suis pas pressée non plus.

– Ah ben, tu vois que j'ai raison ! T'inquiète, quand je me déciderai, ce sera la bonne.

– La bonne, la bonne, tu veux dire que ce sera pour partir pour de bon ou pour suivre la dulcinée qui sera ta femme et la mère de tes enfants pendant des siècles et des siècles ?

– Qui sait ?

Voilà, c'était tout Léo, ça, toujours finir par une pirouette en forme de point d'interrogation. J'en étais à chaque fois pour mes frais.

Je n'en finissais pas de cogiter sur les éventuels effets collatéraux engendrés par mon modèle de mère célibattante. Est-ce que je ne l'avais pas amené à refuser toute forme d'investissement dans une relation sentimentale ?...

Pour être plus libre ? Pour ne pas souffrir ?

Et que penser du fait qu'il avait été élevé essentiellement par des femmes, sans aucune figure masculine dans le paysage ?

Mais là, mes sous-entendus sur le sujet recevaient toujours le même écho :

– Que du bonheur, ma petite mère !

– Finalement, t'as été gâté comme un nounours, toi...

– Et alors, y a pas de mal à se faire du bien, tu ne vas quand même pas regretter le nombre de câlins que j’ai reçus !

– Ah ça non, mais jure-moi que tu ne deviendras jamais une caricature de fils unique, égocentrique et capricieux.

– Y a pas de risque, quoique...

Sous couvert d’humour, mon angoisse n’en était pas moins présente, même si je devais l’avouer, c’était surtout son avenir professionnel qui me préoccupait.

J’avais peur que ma situation ne l’empêche de prendre un emploi à la mesure de ses compétences et de ses envies. Je ne voulais en aucun cas réduire son horizon. Je devais faire franchir une étape à Léo.

De ce point de vue, cette mutation professionnelle tombait à pic. Et elle me permettrait de me rapprocher de ma mère, qui vivait à quelque deux cents kilomètres de là.

Finalement, Bordeaux, c’était assurément la bonne idée.

Après avoir pris ma décision, je fonçai tête baissée, je voulais démarrer au plus vite cette nouvelle existence.

Toujours fidèle à mon principe de vie – me débrouiller toute seule et ne surtout rien devoir à personne –, je n’avais même pas imaginé pouvoir profiter d’un avantage de la part de l’entreprise qui m’employait pour trouver un logement. Je cherchai donc par mes propres moyens un studio meublé et le dénichai en quarante-huit heures. Mais quelle humiliation quand à cinquante ans passés, vous vous retrouvez à visiter des studios en faisant la queue avec des ribambelles d’étudiants et qu’on vous demande si

vous pouvez, en plus de vos fiches de paie, apporter une lettre de caution d'un ami ou parent. J'étais bien placée pour connaître le procédé, mais quelle honte d'en être la victime !

Je n'avais jamais pratiqué le métier comme cela, c'était contraire à mes valeurs et je m'y refusais. De temps en temps, cela m'avait d'ailleurs porté préjudice vis-à-vis de ma hiérarchie, mais j'avais toujours passé outre.

Je démarrai mon nouvel emploi à Bordeaux sur les chapeaux de roues.

Mes responsables considéraient que j'étais « suffisamment racée, avec la distinction des gens bien nés » pour me confier le département des biens d'exception. « Une classe certaine, le genre de femme qui a dû être très belle dans sa jeunesse », avait cru bon d'ajouter mon nouveau directeur à l'attention d'un des collaborateurs du groupe.

En réalité, j'étais tout simplement grande, brune, mince, ce qui me donnait une certaine prestance, et j'étais typiquement le produit de la bonne éducation de la classe moyenne, inculquée depuis mon plus jeune âge. « Reste digne, polie, souriante et bien mise en toutes circonstances, ma fille, avec des tenues de bon goût. Autorise-toi une pointe d'originalité et le sens du détail, mais à condition de ne pas trop t'exposer », me répétait ma mère inlassablement.

Dans le fond, mon objectif avait toujours été élégance, retenue, le sens du travail bien fait et le dévouement maternel, même si j'avais gardé au fond de moi un petit grain de folie hérité de ma grand-mère.

Cette éducation me permettait d'assurer dans ce métier où les apparences comptent beaucoup. Et, avec l'expérience, j'appris à en jouer et à m'en amuser. Mais surtout, à chaque passage à vide, mon sens de l'humour et de la dérision me servait de garde-fou et m'aidait à donner le change. Cela m'évitait de me dévoiler, et en même temps de me départir de ma pudeur. Un trait d'esprit et le tour était joué ! Avec comme avantage, d'un point de vue professionnel, de tenir la dragée haute aux malveillants et faire rire quelques clients récalcitrants.

« Oui, mais toi, Jeanne, tu t'en sortiras toujours, tu as une telle force de caractère que tu n'as pas besoin d'être aidée », me répétaient souvent mes amies.

C'est vrai que je pouvais rebondir avec facilité. Seulement cette force n'était pas qu'innée. Je la tenais indéniablement de ma famille, de l'amour et de la confiance qui m'avaient été prodigués durant toute ma jeunesse, mais j'avais aussi rapidement dû apprendre à me battre et à serrer les dents.

Mon statut de fille-mère, même si je l'avais volontairement adopté, m'avait, très jeune, fait porter de lourdes responsabilités. Contrairement à ce que pensait mon entourage, j'avais moi aussi des coups de mou, des moments où j'aurais bien aimé me faire plaindre, lâcher prise. Pour autant, je préférais cacher mes émotions, même à mes proches.

Après les premiers mois d'exaltation, j'eus beaucoup de mal à m'adapter à ma nouvelle vie bordelaise. Il faut dire que la conjoncture économique ne cessait d'empirer.

Il était de plus en plus difficile de trouver des clients étrangers prêts à payer des sommes considérables pour louer, à la semaine ou au mois, les appartements de prestige appartenant à une partie de la haute bourgeoisie bordelaise que j'avais en portefeuille. Or, c'était un pan essentiel de mon activité. Les premières années, j'eus beaucoup de mal à supporter d'être en permanence confrontée à cette clientèle étriquée de province style « Hermès, Tod's, grands crus et perles fines », jamais satisfaite, qui trouvait toujours à redire, et surtout dénuée de tout sens de l'humour. Il est vrai qu'il ne s'agissait que de quelques familles, mais j'avais l'impression d'être harcelée par ces femmes au foyer qui n'avaient d'autres préoccupations que la gestion de leurs biens immobiliers.

Bien évidemment, il y avait aussi des gens charmants, mais je faisais une fixation sur ces quelques clientes et ne risquais donc pas de me lier à quiconque dans cette ville. Je commençai à déchanter. Ce déracinement n'était-il pas finalement la fausse bonne idée ? Je voulais y croire et pourtant je me sentais de plus en plus mal. J'avais indéniablement moins d'énergie. Certains matins, je devais me faire violence pour sourire à la clientèle. J'avais tendance à mettre tout sur le compte de cette foutue ménopause dont les premiers signes commençaient à se manifester, faisant resurgir toutes mes blessures secrètes. La nostalgie de mon enfance, les hommes qui avaient jalonné ma vie, et surtout ce regret de n'avoir eu qu'un enfant. Certes, j'avais un fils superbe, mais moi qui étais issue d'une lignée de femmes ayant tissé des liens si forts de mères en filles, je ne connaîtrais pas ce bonheur-là. Ce sujet n'était plus d'actualité, or, curieusement, le fait de me savoir dorénavant

infertile ravivait ma peine. Je ne supportais plus la vue de femmes enceintes et préférais faire des détours interminables plutôt que de passer devant une école maternelle ou élémentaire.

Heureusement, il y avait des étudiants un peu partout et ces échanges en bordeluche – ce parler local haut en couleur, dérivé du gascon – sur les marchés du Vieux Bordeaux que j’affectionnais tout particulièrement. J’adorais traîner le samedi matin au marché Saint-Michel, où je commençais à avoir mes habitudes et à bien connaître un certain nombre de maraîchers.

C’était mon moment préféré de la semaine, auquel s’ajoutaient mes conversations téléphoniques avec Léo encore à Paris, ma mère et mes meilleures amies.

Mais tout cela n’alimentait pas mon besoin de relations au quotidien. Mes proches me manquaient et la solitude me pesait. Elle me pesait d’autant plus que j’avais toujours été très entourée par ma famille, mes amis, et n’avais quasiment jamais vécu seule, sauf à l’époque de ma vie d’étudiante... à Bordeaux justement !

Au bout de deux ans, mon corps ne tarda pas à manifester les conséquences de ce mal-être insidieux. « Vous somatisez, madame, m’annonça le médecin que j’allais voir de plus en plus régulièrement pour des douleurs abdominales inexplicables. Vous devriez aller voir un psychologue, prenez donc ces coordonnées, cela ne vous engage à rien mais réfléchissez-y. »

Mais je ne voulais pas m'écouter, je ne me reconnaissais pas dans cette femme-là, et je me retrouvai, bien malgré moi, avec un ulcère que je refusais de prendre au sérieux jusqu'à ce que je sois transférée d'urgence à l'hôpital, et finalement opérée d'une occlusion intestinale.

Décidément, je payais cher le cap de la cinquantaine. Je n'avais pas vu venir le bouleversement que cela allait engendrer tant dans mon corps que dans ma tête.

Léo, accouru à mon chevet, prit alors les choses en main pour me sortir de ce meublé trop exigü qui me rendait quasi neurasthénique. Il se débrouilla en un temps record pour me trouver un nouveau logement et assurer le déménagement. Je pus ainsi bénéficier pour ma convalescence d'un vrai cocon de charme où je me sentais enfin chez moi.

Il me sermonna en me faisant promettre de l'appeler régulièrement et de ne pas lui mentir sur mon état de santé, surtout pour ce qui était du baromètre de mon moral, dont je lui avais bien évidemment caché les chutes vertigineuses tout au long de ces derniers mois.

Lorsque je fus remise sur pied, force est de constater que je connus alors plusieurs années de plénitude dans ce nouvel appartement du quartier Saint-Pierre que j'avais peu à peu aménagé à mon goût et qui me permit de me retrouver.

J'y laissai s'exprimer mon caractère beaucoup plus bohème que mon allure n'y laissait paraître. C'est sûr que j'aurais pu, au sein de mon refuge, surprendre plus d'un de mes confrères dont le classicisme, à l'image des biens qu'ils vendaient, m'horripilait.

J'y installai tous mes souvenirs de voyage ainsi que tous ceux offerts par Léo. Autant dire que l'Afrique

était omniprésente dans le décor. J'avais connu quelques très belles années dans l'immobilier vers la fin des années 1980, souvent synonymes d'escapades en Afrique, avec Léo pour compagnon de voyage. Quel bonheur de lui faire découvrir ce continent ! Et je ne me lassais pas d'en rapporter quelques objets chargés de souvenirs. Pour moi, de fines sculptures en bois d'ébène, d'innombrables batiks qui paraient coussins et nappes, de la vaisselle colorée et quelques pièces rares de poterie. Pour Léo, au fil du temps, une imposante collection d'instruments de percussion et d'animaux miniatures, avec en tête de cortège son lion préféré suivi d'un troupeau d'éléphants.

Aux murs de mon nouvel appartement, j'accrochai quelques tableaux, dont une lithographie colorée de Marc Chagall, ainsi que ma préférée, une copie d'aquarelle de mon Nicolas de Staël adoré. Une certaine idée de l'âme slave russe en exil.

Bien que toujours aussi seule, je n'en avais pas moins tout mon « petit monde » autour de moi. C'était mon domaine secret, très peu d'élus eurent le privilège d'y accéder.

Pourtant, deux mois après mon opération, je repris le travail dans un état d'esprit totalement différent. La machine repartait. De là à dire que je voyais la vie en rose, n'exagérons rien, mais je parvins à prendre beaucoup plus de recul dans mon travail. Les mois passèrent et je réussis à nouer des relations amicales avec certains de mes collègues et de mes clients. Mon rapport aux autres et mon regard sur la ville évoluèrent alors vraiment.

Le fait que Léo m'ait annoncé avoir trouvé, avec ses chantiers en Afrique, le métier qui le passionnait, n'était certes pas étranger à ce changement.

Dans la foulée, je me décidai à aller voir un psy, je commençais enfin à penser à moi, je me sentais mieux, je m'ouvrais davantage.

Je m'inscrivis à un club de lecture, à un club de randonnées et n'hésitai plus à saisir des opportunités de sorties quand l'occasion se présentait. Au fil du temps, je me constituai un vrai petit groupe d'amis, ce qui réjouit autant Léo que ma mère – laquelle s'inquiétait pour moi comme lorsque j'étais une jeune adolescente.

Depuis qu'elle avait eu soixante-quinze ans, je la sentais plus fragile et prenais le temps d'aller la voir plus souvent, ce qui participait aussi à mon équilibre. Avec Léo désormais au loin, nous étions convenus de passer immuablement tous les Noël chez elle. Léo lui envoyait régulièrement de magnifiques cartes postales de ses contrées lointaines et rien ne pouvait lui faire plus plaisir. Elle les gardait précieusement et ne ratait aucune occasion de les montrer à tous ses voisins avec qui elle entretenait d'excellentes relations de proximité, ce qui était très rassurant.

« La dame du deuxième », surnommée ainsi par les plus jeunes, avait toujours un sourire, un bonbon ou un chocolat à offrir, et, sans être aussi expansive que sa propre mère, ralliait tout le monde par son infinie gentillesse et sa délicatesse.

Pour ma part, retourner la voir dans ce même immeuble du centre-ville de Bayonne où nous avons vécu tous ensemble avec mes grands-parents, à l'étage au-dessus, me ressourçait indéniablement. Et puis j'en profitais pour rendre visite à mes amies d'enfance restées « au pays ».

Je gardais un souvenir tellement riche et émouvant de cette période des années 1950 où régnait une ambiance chaude et réconfortante, d'amour, pain et fantaisie... Ma grand-mère s'occupait de moi pendant que mes parents travaillaient, ainsi que de ma cousine, de mon frère, et des petits voisins. Nous formions ainsi la « bande des cinq » de l'immeuble, sans compter le dernier-né des voisins que nous trimbaliions partout comme un petit poupon en plastique. Nous avons même un jour tenté d'utiliser comme couffin le panier pendu à une corde nouée à la rampe du dernier étage – panier qui nous servait de monte-charge pour les commissions.

Que d'animation ! Nous n'en finissions pas de faire les quatre cents coups, de rire aux éclats... Tous les enfants du quartier se joignaient facilement à nous. Ils ne trouvaient d'ailleurs pas mieux comme terrain de jeux que cet immeuble tarabiscoté dans lequel nous habitons, fourmillant de coins et recoins, de surprises, confettis, déguisements, greniers, avec même une terrasse sur les toits. Quoi de mieux pour les chasses aux trésors, les cachettes secrètes et la fête !

Tout était d'ailleurs prétexte à faire la fête et à chanter et danser, tradition basque oblige. Ma voisine Monique nous avait tous initiés aux danses basques avec séances de répétitions à l'appui, coachées dans la bonne humeur par ma grand-mère. En revanche, le jeudi après-midi, nous n'avions pas intérêt à rater

le cours de piano de la jeune professeur du quartier, qui avait demandé à ma grand-mère de pouvoir utiliser son piano pour donner des cours à ses élèves, en échange de quoi nous bénéficions de cours gratuits.

Ma grand-mère m'avait en partie élevée et c'est à elle que je confiais tout de mes peines et de mes joies. Je n'avais qu'à monter un étage et je me retrouvais dans sa cuisine où régnaient la bienveillance et la gaieté. Elle était toujours en train de préparer une petite gourmandise. Ce n'est pas pour rien que j'étais rondelette à l'époque.

La longue table en bois massif de la cuisine avec ses deux bancs en chêne pouvait contenir jusqu'à douze personnes et s'enorgueillir d'avoir été le théâtre d'autant de repas que de confidences. C'était le lieu de rendez-vous de toute la famille. Ma mère et ma tante, tour à tour, y passaient quasiment tous les jours au moment de leur pause déjeuner pour y grignoter sur le pouce ou pour prendre un dessert ou un café.

Quant à nous, les enfants...

Calés sur le banc, dos au mur, nous la regardions faire inlassablement crêpes et gâteaux, et, selon la saison, ses conserves de pâtés et « chichons », sans oublier sa spécialité, une confiture d'abricots qu'elle faisait cuire dans de grandes marmites bouillonnantes. Nous nous battions pour pouvoir étaler les pâtes à gâteau, découper les merveilles (ces délicieux petits beignets du Mardi gras), saupoudrer le sucre glace, ou encore peser à tour de rôle les ingrédients dans sa magnifique balance ancienne à plateaux de cuivre, agrémentée de sa série de quinze poids en laiton

– activité qui faisait l’objet d’un tirage au sort pour savoir qui tiendrait le rôle de la marchande en chef.

Plus tard, cette cuisine devint le passage obligé pour manger la traditionnelle omelette au jambon ou aux piments avant de sortir avec les copains. « Vous n’allez quand même pas sortir le ventre vide ? » nous glissait invariablement ma grand-mère. Pas question de refuser avant de pouvoir entendre : « Allez-y maintenant, filez, et profitez, profitez... »

Si elle avait pu voir la place qu’occuperait plus tard la cuisine de mon appartement, tout juste une petite officine dans un angle de la pièce principale, je l’aurais sûrement entendue me sermonner : « Mais c’est un vrai cagibi ta cuisine, comment tu peux faire à manger dans un tel débarras ! »

Cuisiner n’était pas ce qui me passionnait le plus. Comme bien des femmes de mon âge, j’avais considéré l’abandon des tâches ménagères comme un signe d’émancipation. Dès que Léo avait grandi et que je n’avais plus eu à assurer l’intendance, j’avais abandonné la cuisine avec un grand soulagement. Je n’avais pas hérité de ce talent-là : l’art de fabriquer un repas quatre étoiles avec trois fois rien. Une rupture générationnelle dommageable avec le recul, quand il m’arrivait de devoir recevoir des amis à l’improviste. Mais c’était tellement rare...

Restait cependant une tradition familiale, l’amour des plantes et des fleurs, omniprésentes chez moi. J’adorais tout particulièrement les plantes grasses, parmi lesquelles les cactus de Noël dont je ne me lassais pas de faire des boutures dans de petits pots que j’essaimais partout dans l’appartement, tout comme d’ailleurs mes petits carnets de toutes les couleurs disséminés çà et là.

Le tout dans une grande pièce à vivre, aux poutres apparentes et où dominaient le rouge, l'ocre et le blanc.

Rouge et ocre des tentures, tapis, lampes et abat-jour.

Blanc des murs, quoique recouverts d'images en tous genres.

Le point d'orgue de ce décor était sans aucun doute mon immense fauteuil Emmanuelle en rotin, un must des années 1970 offert par mon amoureux de l'époque, en même temps qu'une énorme malle de voyage qui me servait désormais de table basse. Ce fauteuil, il me l'avait offert pour mes trente ans enveloppé dans un énorme ruban rouge. En voyant le regard lubrique des deux livreurs qui m'avaient déposé l'« objet » du désir en plein milieu du salon, j'avais éclaté de rire. Un sacré numéro, ce pseudo-fiancé avec qui j'entretenais une liaison fantasque et libre qui me convenait parfaitement.

Toujours est-il que ces deux pièces d'ameublement de mon salon possédaient une grande valeur à mes yeux.

Dans la chambre, changement de décor : lit à baldaquin, collection de chapeaux, dessins de Léo, anciens et récents, encadrés sur mesure ; des encadrements qu'il avait imaginés et réalisés chaque fois avec des matières et des accessoires qui prolongeaient l'esprit de ces œuvres sans prix.

La salle de bains grand siècle – vieux Bordeaux oblige – abritait pour sa part une grande baignoire XIX^e avec robinetterie d'époque. Et surtout mes clichés personnels noir et blanc, un mélange inspiré de Robert Doisneau et René Burri, des enfants, des hommes et des femmes, souriant, embrassant, pleurant, étreignant,

marchant dans un décor intime ou urbain, incongru ou grandiose. À coup sûr, ce dont j'étais la plus fière mais aussi ce que je gardais comme un trésor le plus intime dans un endroit inaccessible au regard de mes visiteurs.

De la même façon, point de bibliothèque dans le salon. Mes livres étaient rangés dans ma chambre sur des étagères improbables, sous les fenêtres, autour de la cheminée et dans les moindres recoins de la pièce. Car quoi de plus impudique que d'exposer au vu et au su de tout le monde ses lectures favorites, le reflet de son âme et de ses rêves ? J'avais retrouvé avec délice l'immense librairie bordelaise qui avait fait mon bonheur lorsque j'étais étudiante et m'étais remise énormément à lire, portée par les échanges amicaux que j'entretenais avec des libraires passionnés.

Peu de meubles donc, mais une profusion d'objets, de dessins, de cadres, de livres, de disques, de fleurs... Et le Fauteuil.

De quoi partir léger, déménager sans heurt quand viendrait le moment. Ne me restait plus qu'à mener à bien mon affaire : dénicher un logement dans le VII^e arrondissement, et trouver le colocataire idéal.

Après le passage difficile de la cinquantaine, ma prochaine décennie s'annonçait prometteuse. Mes Années folles à moi, je comptais bien en profiter et elles commençaient seulement à prendre racine.